

LIVRES EN QUESTION

LE RÉDEMPTEUR DE L'HOMME

Karol WOJTYLA

(ou : première lettre encyclique redemptor hominis de Jean-Paul II)

Le premier chapitre de l'encyclique (1) redemptor hominis nous présente Jésus-Christ comme le rédempteur de l'histoire humaine, de la vie humaine ; comme rédempteur de l'homme dans son péché « originel » et de l'humanité dans ses péchés.

Mais si le Pape rappelle la rédemption, et l'universalité de la rédemption, en Jésus-Christ, il rappelle aussi que lui-même agit avec le redemptor hominis : c'est pour cela qu'il a reçu de Dieu un service universel lié au siège de Pierre à Rome. Le pape assume lui aussi son rôle dans la rédemption de l'homme et de l'histoire humaine. Mais s'il a accepté cette charge, c'est par obéissance au Seigneur et il la remplira **en mettant sa confiance dans la Mère du Christ et de l'Eglise (1, 2).**

Nous verrons, toutefois, que le thème central et moteur de l'encyclique « Redemptor hominis » n'est pas la rédemption par Jésus-Christ seul (la véritable rédemption chrétienne), mais c'est la rédemption par l'Eglise, par son chef, le pape, et par Marie. Christ nous est présenté comme étant le rédempteur de tous les hommes, mais à travers le clergé et la Vierge Marie.

L'Eglise ne désigne pas, dans l'encyclique, l'ensemble du peuple de Dieu, mais plutôt le clergé agissant par l'autorité du Magistère (Paul VI parlait de l'Eglise, c'est-à-dire du **clergé** « qui gouverne et dirige le peuple de Dieu » ; **La doctrine et le culte de la Sainte Eucharistie**, page 36). Une autre citation tirée d'un écrit de Paul VI sur l'eucharistie nous fera mieux comprendre, du point de vue catholique, le rôle de l'Eglise (c'est-à-dire du clergé) dans la rédemption de l'homme : « **En effet, la Messe, même si elle est célébrée en particulier par un prêtre, n'est jamais pour autant une démarche privée, mais elle est action du Christ et de l'Eglise qui a appris à s'offrir elle-même, dans le sacrifice qu'elle offre, en sacrifice universel, appliquant au salut du monde entier la vertu redemptrice unique et infinie du sacrifice de la Croix. Il n'est pas de Messe qui ne soit offerte pour le salut du monde entier et non seulement pour le salut de quelques personnes** ». (Paul VI « **La doctrine et le culte de la Sainte Eucharistie** » page 28).

* Encyclique, lettre envoyée par le pape à tous les évêques

C'est donc l'Eglise (le clergé), par le sacrifice de la Messe, qui applique au salut du monde entier la vertu rédemptrice du sacrifice de la croix ! Comment l'homme - l'humanité toute entière - peut-il goûter le bonheur du salut, de la rédemption ? Comment l'humanité peut-elle sortir de son péché « originel » ou de ses autres péchés ? Voici la réponse de l'Eglise catholique : par l'Eglise qui s'offre elle-même en sacrifice lorsqu'elle célèbre la Messe ! (Dans ce cas, on peut fort bien parler d'un sacrifice expiatoire de l'Eglise, c'est-à-dire du clergé.). Tel est le fondement doctrinal de l'Eglise : c'est l'Eglise qui sauve, qui absout, qui réconcilie à Dieu, qui rachète le pécheur. Tel est, en réalité, le cœur de l'encyclique « Redemptor hominis ».

Puisque l'Eglise (ou le clergé) est le véritable sujet de cette encyclique, **le premier chapitre** veut nous montrer que l'Eglise, en quelque sorte, lègue aux hommes **un héritage**. Le pape évoque, en particulier, « l'héritage singulier » laissé à l'Eglise par les pontifes Jean XXIII et Paul VI. A travers ces deux pontifes, Jean Paul II veut se rattacher à toute la tradition du siège apostolique. Et c'est ainsi que le pape marche vers l'avenir, assuré d'obéir à l'Esprit de Dieu.

Car, en effet, c'est l'Esprit qui a parlé dans le précédent concile (et, d'ailleurs, ce que l'Esprit dit, il le dit à toutes les Eglises, 1, 3). C'est aussi l'Esprit qui a parlé à travers l'encyclique **ecclesiam suam** de Paul VI, et à laquelle Jean Paul II se réfère souvent.

Karol Wojtyla rend hommage à l'encyclique **ecclesiam suam** et à son auteur : grâce à Paul VI « *une grande partie de la famille humaine (...) est devenue plus consciente d'avoir absolument besoin de l'Eglise du Christ, de sa mission et de son service.* » (1, 4). C'est ainsi que ceux qui critiquent l'Eglise - même en son sein - devraient plutôt manifester de l'amour et de la gratitude « *pour la grâce dont nous devenons principalement et pleinement participants dans l'Eglise et par l'Eglise.* » (1, 4).

Le Pape rend ensuite hommage au concile qui a permis de mettre sur pieds le principe de la collégialité des évêques (on voulait, par là, consolider le lien entre les évêques et le « successeur de Pierre » ; et, à travers le synode des évêques, on voulait « dissiper les doutes, montrer le chemin aux hésitants ».). Le pape se félicite, en outre, des initiatives du concile qui avaient trait à l'œcuménisme. Mais, bien entendu, l'œcuménisme « *ne signifie d'aucune manière (...) que l'on renonce ou que l'on porte un préjudice quelconque aux trésors de la vérité divine constamment professée et enseignée par l'Eglise* » (1, 6). D'ailleurs, l'œcuménisme concerne même les religions non chrétiennes puisque « la fermeté de la croyance des membres des religions non chrétiennes » est une œuvre de l'Esprit de vérité qui « *opère au-delà des frontières visibles du corps mystique.* » (1, 6).

Le deuxième chapitre de l'encyclique a pour titre : « Le mystère de la rédemption ». Ici, la question qui préoccupe Jean-Paul II est la suivante : Que faut-il faire pour se rapprocher de Dieu (II, 7) ? C'est bien entendu le Fils de Dieu qui nous rapproche de Dieu et le Pape ne peut que l'affirmer : « l'unique orientation de notre esprit, l'unique direction de notre intelligence, de notre volonté et de notre cœur est pour nous le Christ, Rédempteur de l'homme, le Christ, Rédempteur du monde. C'est vers lui que nous voulons tourner notre regard parce que c'est seulement en lui, le Fils de Dieu, que se trouve le salut, et nous renouvélons la proclamation de Pierre : « Seigneur, à qui lions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle » (II, 7).

La suite, cependant, nous montre que cette « unique orientation de soi-même vers Christ » ne peut se faire qu'à travers l'Eglise, et dans tous les domaines d'activité où l'Eglise s'exprime (et par « Eglise » il faut entendre ses membres dirigeants). Ainsi, l'Eglise est toujours « le moyen de l'union intime avec Dieu » (« lumen gentium, I).

Et pour être précis, c'est par le moyen de l'Eucharistie que l'Eglise met la mort sur la croix à la disposition des hommes. Dans l'Eucharistie se trouve « la source de la vie et de la sainteté ». Tout ce qui suit dans ce deuxième chapitre ne constitue nullement un exposé biblique de ce qu'est « le mystère de la rédemption » mais une affirmation de la centralité de l'Eucharistie et du clergé de l'Eglise. En fait, il n'est jamais question de la rédemption dans ce qu'elle exige de foi et d'obéissance individuelles, dans ce qu'elle procure d'espérance individuelle.

A cet égard, l'exégèse des textes laisse à désirer. Selon Karol Wojtyła, l'affirmation paulinienne que « la création gémit dans les douleurs de l'enfantement » est une allusion aux problèmes de vie causés par l'industrialisation, la pollution, les conflits armés, le manque de respect pour les enfants dans le sein de leur mère (l'avortement). Dans le texte du Nouveau Testament le Pape voit des allusions au monde des vols cosmiques, des conquêtes scientifiques et techniques...

Il est clair que le Pape ne tient aucun compte du contexte des passages bibliques qu'il cite. En Romains 8, l'apôtre Paul tient à souligner le contraste entre la corruption actuelle de la création (et par « corruption » il faut simplement entendre « mort ». Cf. I Cor 15 : 42 ss) et la gloire future des enfants de Dieu lors de la résurrection. Il est indéniable que la création subit les effets de l'industrialisation mais le propos de Paul s'appliquait à son temps et signifiait que la création toute entière demeure soumise à la mort jusqu'au grand jour de la résurrection ; que, par conséquent, c'est vers ce jour que doivent se fixer les regards de tous les enfants de Dieu. L'apôtre tient à exhorter les chrétiens à s'attacher à la délivrance divine qui s'accomplira dans la résurrection des morts.

Pour le Pape la « création renouvelée » (II, 8) est une proclamation de la dignité humaine dans l'incarnation. Mais il ne nous dit rien d'un besoin de nouvelle naissance pour chaque homme (Cf. Jean 3 : 3,5).

Ce qu'est la « dimension divine » (II, 9) de la rédemption, la Bible toute entière l'atteste car la rédemption est le cœur même de la révélation divine. Jean-Paul II associe le terme « **rédemption** » à l'amour, la paternité, la miséricorde de Dieu. Et pourtant le sens premier du mot « rédemption » n'est même pas évoqué **alors que la rédemption est essentiellement la libération d'une captivité ou d'un esclavage**. Fondamentalement, l'œuvre de Dieu en Jésus-Christ consiste à nous libérer du péché qui nous rend esclaves et nous condamne devant Dieu (Jean 8 : 34). Et cette libération passe par l'offre et l'acceptation du pardon en Jésus-Christ. « Car le salaire du péché, c'est la mort ; mais le don gratuit de Dieu, c'est la vie en Jésus-Christ ». « Car tous ons péché et sont privés de la gloire de Dieu ; et ils sont gratuitement justifiés par sa grâce, par le moyen de la rédemption qui est en Jésus-Christ ». « Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ. » (Romains 6 : 23 ; 3 : 21 ; 8 : 1).

Jésus-Christ n'est pas seulement « une révélation de l'amour et de la miséricorde divines » constituant une source d'espérance pour tout homme *il est lui-même l'accès au pardon, la garantie du pardon* du jour où nous sommes en lui et tant que nous demeurons en lui : « En lui nous avons la rédemption par son sang, la rémission des péchés, selon la richesse de sa grâce... » (Ephésiens 1 : 7).

Le Pape tord le sens des Ecritures lorsqu'il applique les paroles de Paul en Galates 3 : 28 à tout homme qui « dans le mystère de la rédemption » retrouve sa dignité et sa grandeur. Il n'est pas ici question de dignité et de grandeur mais d'un état de péché (l'Ecriture a tout renfermé sous le péché, dit l'apôtre). Et seule une catégorie d'hommes et de femmes participe à la rédemption : tous ceux et toutes celles qui, par la foi, ont revêtu Christ dans les eaux du baptême.

En tant qu'enfants de Dieu nous pouvons croire à une « union autour du Christ » (il faudrait plutôt dire « une union **en Christ** »). Nous croyons aussi à une union par la proclamation de Jésus-Christ. Mais « les traditions, les structures et disciplines » des différentes Eglises et communautés qu'il faudrait essentiellement respecter (selon le Pape) sont trop souvent des obstacles majeurs à la réalisation de cette union pour qu'à leur égard nous ne soyions sur nos gardes.

Comment Karol Wojtyla sait-il que « *ce que l'homme a élaboré au sujet des problèmes les plus profonds et les plus importants est une opération de l'Esprit de Dieu* » (II, 12) ? L'apôtre Paul croit-il au « *magnifique patrimoine de l'esprit humain, qui est manifesté dans toutes les religions...* » lorsqu'il écrit : « *où est le sage ? Où est le scribe ? Où est le disputeur de ce siècle ? Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la sagesse du monde ? Car puisque le monde, avec sa sagesse, n'a point connu Dieu dans la sagesse de Dieu, il a plu à Dieu de sauver les croyants par la folie de la prédication.* » (I Corinthiens 1 : 20, 21) !

Une phrase du Pontife a particulièrement retenu mon attention car elle révèle l'attitude du clergé qui se pose en gardien de la vérité : « *Nous éprouvons en particulier un sens très vif des responsabilités envers cette vérité. L'Eglise, par institution du Christ, en est gardienne et maîtresse, étant précisément dotée d'une assistance particulière de l'Esprit Saint afin de pouvoir conserver fidèlement cette vérité et l'enseigner dans toute son intégrité* ». (II, 12). La secte catholique est fondée sur cette conviction que le clergé (car par « Eglise » il faut entendre le clergé et non les membres) ne peut faillir dans son enseignement puisqu'il est le dépositaire et le dispensateur de l'unique source de vérité, le Saint-Esprit. Les instigateurs du concile de Chalcédoine (451 après J.-C.) affirment donc que le concile de Nicée fut entièrement conduit par le Saint-Esprit et de son propre aveu Grégoire le Grand (mort en 604) révérait les décisions des quatre premiers conciles au même titre qu'il révérait les quatre évangiles.

L'histoire et le contenu des conciles attesteraient plutôt une source humaine car le Saint-Esprit ne saurait se contredire lui-même. Est-ce le même Esprit Saint qui déclare au concile de Constance (1431-49) que l'autorité des conciles est supérieure à celle des papes, puis au concile de Latran (1512-17) que c'est l'autorité des papes qui est supérieure à celle des conciles ? Au cours des premiers conciles œcuméniques le Saint-Esprit se range toujours aux côtés des ambitions impériales alors qu'au Moyen Age ce sont les intérêts du Pape qui retiennent son attention. L'histoire des conciles démontre amplement que la secte catholique n'est nullement dotée d'une assistance divine particulière et que, par conséquent, elle ne peut assumer le rôle de « *gardienne et maîtresse de la vérité* ». Et les conclusions hétéroclites et contradictoires des conciles ne peuvent être l'œuvre de l'Esprit de celui qui est « *le même hier, aujourd'hui et éternellement* ».

Le troisième chapitre de l'encyclique « *redemptor hominis* » porte pour titre : « *L'homme racheté et sa situation dans le monde contemporain.* » Tout au long de ces lignes le Pape ne se préoccupe pas tant de « l'homme racheté » que du rôle des responsables de l'Eglise.

La route unique, la route de l'avenir dans laquelle l'Eglise veut poursuivre sa marche, c'est que « tout homme puisse retrouver le Christ. » (III, 13). Voilà le seul moyen pour l'homme d'être « *tel qu'il est voulu par Dieu, choisi par lui de toute éternité, appelé, destiné à la grâce et à la gloire...* » (III, 13). Mais le Pape poursuit sa pensée en montrant clairement qu'en dehors de l'Eglise il est hors de question qu'un homme puisse parvenir « à la grâce et à la gloire ». En effet, tout homme qui vient au monde doit être « *confié à la sollicitude de l'Eglise* ». Et cette « sollicitude » s'étend à l'homme tout entier, à toutes les dimensions de son existence. Du moment de notre naissance au moment de notre trépas notre destinée spirituelle est entre les mains de l'Eglise (c'est-à-dire de son clergé et de son Pontife). Cette Eglise « *compétente* » qui *sauegarde le caractère transcendant de la personne humaine* «, c'est, en réalité, le Pape et ses évêques. « *L'Eglise (le clergé) ne peut être arrêtée par personne et elle ne peut être indifférente à ce qui menace le vrai bien de l'homme* ». Autrement dit, il est préférable de ne pas trop gêner l'Eglise dans son monopole des âmes et de la vérité !

Etant donné le rôle immanent de l'Eglise dans le rachat de l'homme il n'est pas question que l'Eglise abandonne l'homme (III, 14). Que deviendrait l'homme devant la naissance, la mort, le salut, la perte... sans l'Eglise (III, 14) ? L'homme n'a pas le choix : il est « la première route et la route fondamentale de l'Eglise... » Il doit être protégé par l'Eglise de toutes les menaces extérieures (à l'Eglise !)... Et dans sa *sollicitude* l'Eglise se doit d'orienter l'ensemble du développement et du progrès (III, 15), se doit de parler des menaces qui pèsent sur l'homme (III, 16), se doit de rappeler en quoi consiste la royauté de l'homme, sa véritable vocation. Jean-Paul II croit à un danger du « *cadre de la civilisation de consommation* ». Face à ce danger les documents qu'offrent les magistères (mater et magister ; *pacem in terris ; popularum progressio*) représentent « *un gigantesque développement de la parabole biblique du riche qui festoie et du pauvre Lazare* ». Les grands problèmes de l'homme tournent donc autour « *des mécanismes financiers, monétaires, productifs, commerciaux, politiques... du voisinage des couches sociales privilégiées... de la fièvre de l'inflation... de la langueur du chômage...* » qui sont autant de symptômes du « *désordre moral que l'on remarque dans la situation mondiale* ». A cet égard, l'état du Vatican est-il vraiment un exemple ! Le Pape sait fort bien exploiter, ici, ce qu'un journaliste bien connu a raison d'appeler « les outrances dans la critique morale du capitalisme ».

Face à « ce désordre moral manifeste » le Pape veut que nous nous rappelions « *le sens de la responsabilité morale que l'homme doit assumer* ». Et comme pour souligner le caractère chrétien de cette « responsabilité morale » face au capitalisme le chef de l'Eglise catholique évoque la scène du jugement rapportée en Matthieu 25 : 31-46. Mais encore une fois le Pape se montre mauvais exégète lorsqu'il applique ce texte à notre monde industrialisé et au capitalisme. En parlant des « justes » et de « ses frères » Jésus faisait-il vraiment allusion aux « *nouvelles nations qui s'éveillent à la vie de l'indépendance* » ? Et les nations dites impérialistes (les nations capitalistes, bien entendu) seront-elles vraiment jetées dans le feu éternel au dernier jour ?

En outre, si ces paroles du Christ doivent être prises comme « *mesure de nos actes et schéma essentiel d'examen de conscience* » ce sont précisément ceux qui sont connus pour leurs bonnes œuvres envers les pauvres, les prisonniers et les malades qui sont, dans le texte, rejetés par le Christ ! Et le texte affirme, de plus, que tous ces gens qui font tant de bonnes œuvres n'agissent pas, en réalité, pour le Christ ou pour sa gloire. Comment se fait-il qu'en Matthieu 25 tous ces gens qui ont fait tant de « bonnes œuvres » ne soient pas d'office acceptés dans le royaume de Dieu (Cf. Mt. 25 : 44) ?

Jean-Paul II n'a tenu aucun compte du contexte de l'Evangile selon Matthieu. Il n'a pas vu que ce texte reflète plutôt un thème essentiel de tout cet Evangile : ceux qui se sont imaginés être dans le Royaume de Dieu se sont bercés d'illusions quand ils ont voulu y entrer sans tenir compte de la volonté du Père (Cf. Matthieu 7 : 22). En outre, je constate qu'à l'instar de ses coreligionnaires le Pape déforme les textes de l'Evangile en voulant à tout prix leur donner une portée et une application morales.

Le Pontife se présente, dans ce chapitre, comme **le champion des droits de l'homme et, en particulier, de la liberté religieuse** (III, 17). Il ose affirmer que l'Eglise « enseigne le devoir d'agir pour le bien commun » et dans « la défense des libertés ». Face à l'histoire de l'Eglise catholique et de son intolérance le Pape ose affirmer que l'Eglise a toujours su défendre la liberté de penser, de conscience et de religion telle qu'elle est définie par l'article 18 de la déclaration universelle des droits de l'homme. Pourquoi, dans ce cas, l'Eglise s'est-elle opposée aussi farouchement à la traduction et à la diffusion de la Bible, ce qui est contraire au droit inaliénable de l'article 19 ? Pourquoi s'est-elle si souvent opposée au droit de réunion et d'association tel qu'il est défini dans l'article 20 de la même déclaration ?

Est-ce que ce fut par « sollicitude pour le bien commun de la société » que l'Eglise martyrisa ceux et celles qui ne pouvaient admettre ses dogmes ?

Le quatrième et dernier chapitre de l'encyclique « *Redemptor hominis* » a pour titre : « *La Mission de l'Eglise et le destin de l'homme* ». A travers ce dernier chapitre le chef de l'Eglise catholique s'efforce d'affirmer l'autorité et la suprématie du Pape, des évêques et des prêtres dans la mission de l'Eglise qui, elle-même, doit rendre hommage à sa Mère. Marie.

Si le Pape commence ici, comme ailleurs, avec le Christ, c'est pour mieux aboutir à Marie. S'il commence avec « l'homme racheté » ou le peuple de Dieu, c'est pour mieux aboutir au clergé. Car même s'il exalte la puissance de renouvellement spirituel de la mort et de la résurrection du Christ, c'est toujours l'Eglise (le clergé) qui, de toute façon, dispense cette puissance puisqu'elle détient à la fois le pouvoir de pardonner et celui d'accorder l'Esprit Saint. Même lorsque « *le besoin de ce qui est spirituel est exprimé également par des personnes qui se trouvent hors des frontières visibles de l'Eglise* » (IV, 18) il n'en demeure pas moins vrai que c'est l'Eglise qui offre le moyen de satisfaire ce besoin car « *l'Eglise est sacrement, c'est-à-dire à la fois le signe et le moyen de l'union intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain.* » (IV, 18 Cf. *Lumen gentium*, 1, I.C.p 5). Même si Jean-Paul II admet la triple fonction (sacerdotale, prophétique et royale) du Christ, qui permet à toute l'Eglise d'être consciente de sa mission, cela est démenti dans la pratique tant par le sacerdoce que par la fonction médiatrice et royale attribuée à Marie.

Ainsi, les grandes et belles descriptions du peuple de Dieu (l'Eglise catholique) assumant sa mission sacerdotale, prophétique et royale ne correspondent à aucune réalité tangible. Mais il suffit, sans doute, au Magister d'affirmer qu'il en est ainsi. Magister dixit !

Les Ecritures nous parlent des dons et des fruits de l'Esprit mis par Dieu à la disposition de l'Eglise du Nouveau Testament pour l'accomplissement de sa mission (l'Evangélisation). Mais le chef de l'Eglise romaine détient, quant à lui, un don de son invention : **le don de l'infailibilité** (don inconnu du Nouveau Testament et de toute la Bible). Pourquoi ce don lui a-t-il été accordé ? La réponse est très claire : parce qu'il a la charge de transmettre la vérité (IV, 19). Il nous faut donc poser la question autrement : Comment savez-vous que le chef de l'Eglise romaine a bien la charge de transmettre la vérité ? Et la réponse vient aussitôt : mais parce que le Chef de l'Eglise est infailible ! Et voilà, la boucle est bouclée !

Quant aux théologiens, ils doivent chercher à servir le Magistère (et toute sa subjectivité) pour mieux aboutir à la vérité (dans toute son objectivité) ! Ne serait-il pas plus logique d'inverser la chose ? Les théologiens, me dit-on, sont là pour approfondir la foi. Mais je ne crois pas qu'ils puissent approfondir quoi que ce soit s'ils sont soumis à l'obligation de « *la communion hiérarchique avec le successeur de Pierre.* »

L'encyclique se termine par trois rappels à l'ordre touchant **l'eucharistie, la question des vocations** (et du célibat) et **le culte de Marie** (IV, 20, 21, 22).

En participant à l'Eucharistie le catholique s'unit au Christ qui est offert par le Père dans le sacrement ; l'Eucharistie construit l'Eglise comme communauté authentique du peuple de Dieu ; l'Eucharistie régénère cette communauté ; l'engagement **essentiel** de l'Eglise consiste à persévérer dans la vie eucharistique ; la communauté eucharistique devient le signe de l'unité de tous les croyants...

Le chef de l'Eglise romaine contredit expressément le Nouveau Testament en faisant de l'Eucharistie (et non du Saint-Esprit) le gage de l'héritage chrétien (Cf. IV, 20 et Ephésiens 1 : 14). L'Eucharistie (et non plus le Christ qui est parmi ceux qui l'invoquent : Matthieu 18 : 20) est le centre de la vie du peuple de Dieu et la garantie de la présence du Christ. Enfin, c'est le sacrement de pénitence (et non plus l'obéissance à l'Evangile dans les eaux du baptême : Actes 2 : 38 ss) qui donne accès au repas eucharistique.

Puis, Jean-Paul II parle des vocations. Il croit à leur diversité dans l'Eglise du moment qu'elles ne bousculent pas la distinction entre prêtres et laïcs, c'est-à-dire essentiellement la distinction entre les vocations qui portent la marque du célibat et celles qui se vivent dans le mariage. Ainsi, par le célibat, « *les prêtres se distinguent par une fidélité propre à leur vocation* ». Ils doivent s'engager au célibat et rester fidèles à cet « *engagement pris pour toujours* » (IV, 21). Au cœur de la question des vocations on trouve donc, toujours, la question du célibat qui est « *l'idéal de la vie religieuse assumée par les Ordres et les Congrégations, aussi bien anciens que récents, et par les Instituts Séculiers.* »

Paul VI avait donné à Marie le titre de Mère de l'Eglise. Pour Jean-Paul II « *personne d'autre* » (donc, pas même le Christ !) ne nous introduit, comme le fait Marie, dans le mystère de la Rédemption » (IV, 22). Nous devons donc accueillir Marie dans nos vies, nous unir à elle. C'est Marie qui communique un « **amour maternel** » à la vie de l'Eglise (Christ, nous dit le Pape, manifeste bien un amour inépuisable mais l'Eglise a quand même besoin d'autre chose : cet « amour maternel » de Marie !). L'Eglise doit donc aimer le Christ mais aussi manifester une « **affection toute particulière** » envers Marie ! Le Père a bien manifesté son amour éternel, mais **cet amour du Père ne nous devient compréhensible et proche qu'à travers Marie** ! C'est Marie qui donne à l'Eglise la certitude qu'elle vit de son Seigneur ! Enfin, c'est en implorant Marie que le Pape espère que « nous serons capables de recevoir l'Esprit Saint et de devenir témoins du Christ. »

Y.O.